

2^e année. — N° 76.
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES
(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.)

29 Avril 1916
(30, Rue de Provence, Paris — Tél. Gut. 04-58)

J'ai vu...



L'ARRIVÉE DES RUSSES À MARSEILLE

SUR LES QUAIS, DES PRISONNIERS ALLEMANDS RECONNAISSAIENT LES RUSSES

FOP.47



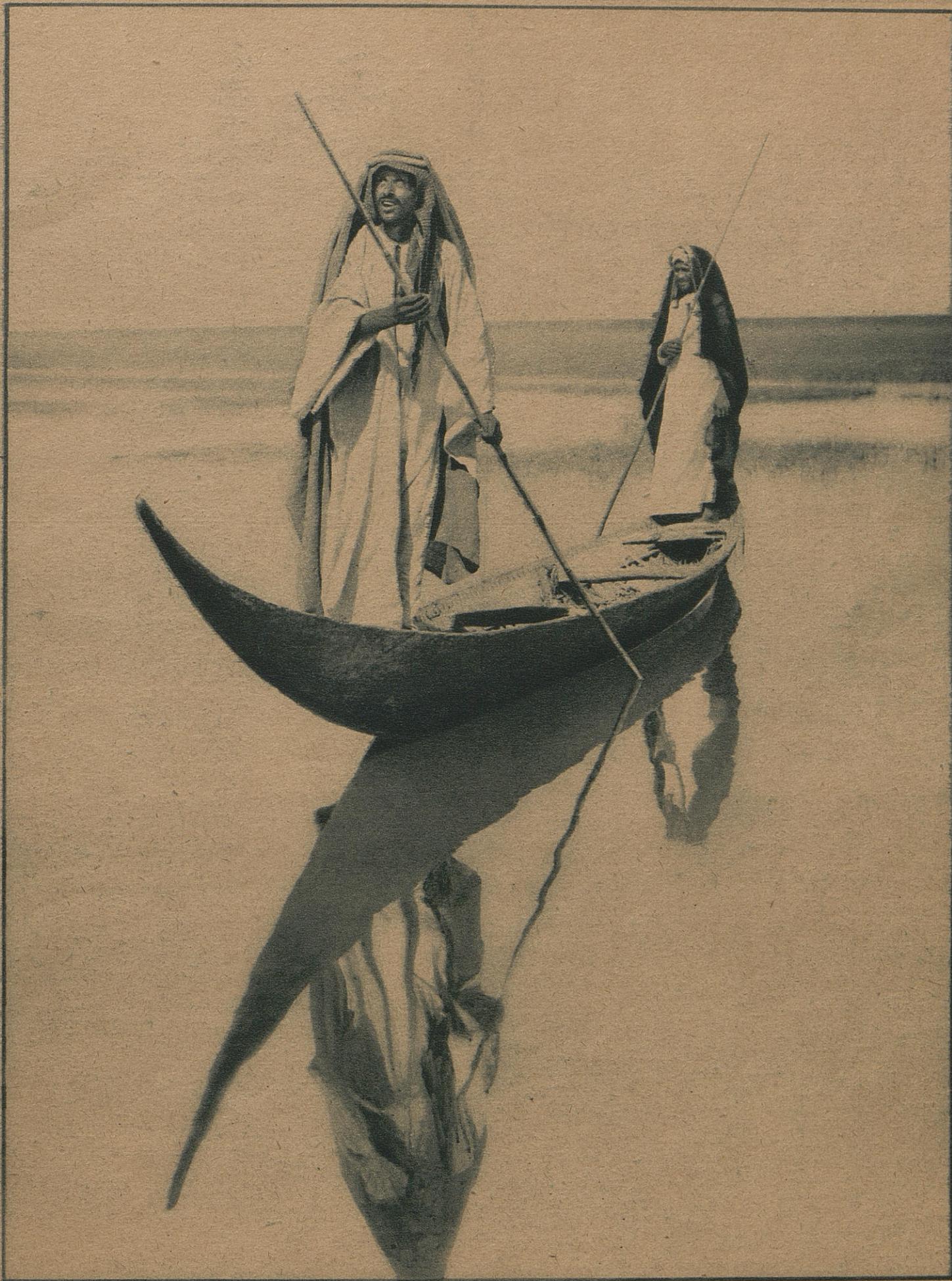
Le grand-duc Nicolas (x), le vainqueur du Caucase, et son état-major

Au milieu : Trophée de drapeaux turcs pris par l'armée russe à Erzeroum et à Trébizonde.

TREBIZONDE EST AUX MAINS DES RUSSES

Pour la première fois dans leur histoire pourtant glorieuse, les Russes pénètrent profondément en Asie Mineure et s'emparent de Trébizonde le grand port turc de la mer Noire. On verra ailleurs la carte de l'avance russe au Caucase et les environs de

la cité au passé légendaire. Sa chute a non seulement un effet moral, mais aussi une portée stratégique considérable. Elle aura son effet, jusque sur le front de Verdun, si les Allemands entendent mettre Bulgares et Turcs hors de portée de nos coups.



PRÈS DE KUT-EL AMARA... LA PATROUILLE SUR LE TIGRE

La rivière près de Kut, où une force anglaise de plus de 10000 hommes sous les ordres du général Towshend est cernée par les troupes turques, n'est qu'un marécage parsemé de fourrés de roseaux. Pour y surveiller les mouvements des Turcs, les

Anglais emploient des indigènes qui pilotent à la perche des bateaux longs, étroits et dont l'avant a la forme d'un croissant. Ici, le pilote suit de l'œil, nous dit notre correspondant, les évolutions d'un aéroplane qui survole le fleuve millénaire.



LES FEMMES A LA CASERNE : AU MAGASIN D'HABILLEMENT

C'était une idée très simple, tellement simple que personne ne songeait à la mettre en pratique. Pourtant quelqu'un a osé, le colonel B..., et voici maintenant que dans quelques dépôts les

femmes ont remplacé les hommes à la cuisine, dans les bureaux, au magasin d'habillement. Elles font naturellement merveille et la mesure va se généraliser. Qui songerait à s'en plaindre?

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 14 au 21 avril

SAMEDI 15. — Le Sénat vote la taxation des denrées et du charbon pour lutter contre la spéculation.

DIMANCHE 16. — Un raid d'avions anglais sur Constantinople provoque de nombreux incendies.

LUNDI 17. — Une violente attaque allemande à la côte du Poivre est repoussée avec des pertes énormes.
— Raid d'hydravions dans la région du Trentin.

— Bruit de la mort du bandit mexicain Villa.

MARDI 18. — Les Russes prennent Trébizonde.

MERCREDI 19. — A Washington, le Président Wilson communique au Congrès américain qui l'approuve sa note à l'Allemagne relative aux torpillages de navires.

— Attaque allemande repoussée aux Eparges.
JEUDI 20. — Un contingent russe débarque à Mar-

seille au milieu de l'enthousiasme de la population.
— Heureuse attaque française près de Vaux.

VENDREDI 21. — La note américaine est remise au chancelier allemand qui ajourne sa réponse.

— Une usine de grenades saute près de Bordeaux
28 morts.

— Le général Roques rétablit le port des aiguillettes.



DEVANT VERDUN. — UNE CHARGE VUE D'UN ENTONNOIR

J'ai vu.

L'AMÉRIQUE MANGEUSE D'OR

Par Gabriel ALPHAUD, Collaborateur du *Temps* (1)

En même temps, les prix des articles réclamés en Europe ont monté dans de fortes proportions. Et, pendant que les exportations américaines grossissaient toujours, les riches citoyens du pays s'abstenaient de leurs voyages habituels en Europe et des achats considérables qu'ils y faisaient à chaque fois. Aussi les Américains ont-ils de l'argent à ne savoir qu'en faire. Tous les titres montent à la Bourse. Les valeurs des sociétés qui produisent du matériel de guerre ont fait des bonds incroyables. Un exemple, entre cent autres : la plus forte compagnie d'acier des États-Unis, la *Bethlehem Steel Corporation* a passé de la cote de 46 dollars 5/8, son plus haut cours en 1914, à 444 dollars, soit une augmentation d'environ 850 p. 100. Une compagnie fabricante de moteurs, qui avait fait, en 1913-14, un bénéfice de 36 millions, a gagné, en 1914-15, quelque chose comme 78 millions et a pu porter le dividende de ses actions à 50 p. 100, tout en reportant près de 60 millions de bénéfices non distribués.

Aussi, la France devenant de plus en plus fortement débitrice à l'égard des États-Unis, le change du dollar n'a cessé de monter et il est, au moment où nous écrivons, à 5,90. C'est-à-dire que l'unité monétaire américaine gagne au change actuel environ 14 p. 100 de sa valeur normale. D'autre part, le trésor américain est dans une situation florissante. L'encaisse métallique des États-Unis a toujours été depuis des années la plus forte du monde, de même qu'ils sont la puissance dont la dette nationale est la plus réduite, non seulement par tête d'habitant, mais d'une manière absolue. Or, au 30 juin 1914, l'encaisse or et argent du Trésor des États-Unis était, en francs, de 9 milliards 332 millions. Au 30 novembre 1915, elle avait atteint le chiffre formidable de 11 milliards 336 millions, ayant augmenté de 2 milliards 4 millions.

D'après ces chiffres et ceux que nous indiquons plus haut relativement au développement des exportations américaines et au resserrement des importations, on imagine quels ont pu être les bénéfices des industriels, des commerçants et des finan-

ciers yankees au cours de cette guerre. C'est même ce qui explique en grande partie l'extrême,

longanimité des Américains vis-à-vis des Allemands qui Du jour où les États-Unis entreraient dans l'effroyable danse, toutes les usines ne devraient plus travailler que pour le pays et, partant, plus d'exportations, plus de commerce, plus de bénéfices gigantesques.

On regarde les autres se battre et l'on est le *tertius gaudens* le troisième qui se réjouit et se frotte les mains.

On voit, si la guerre se prolonge, jusqu'où pourra aller ce formidable drainage de l'or vers l'Amérique, réservoir où convergent, comme les *pipe-lines* vers le vaisseau pétrolier qu'ils emplissent, des conduits venant de tous les pays du monde. C'est un ruissellement sous le soleil qui fait penser au ruissellement fatal, sous les lustres de la salle de jeu, de l'or des joueurs vers la cagnotte de la banque.

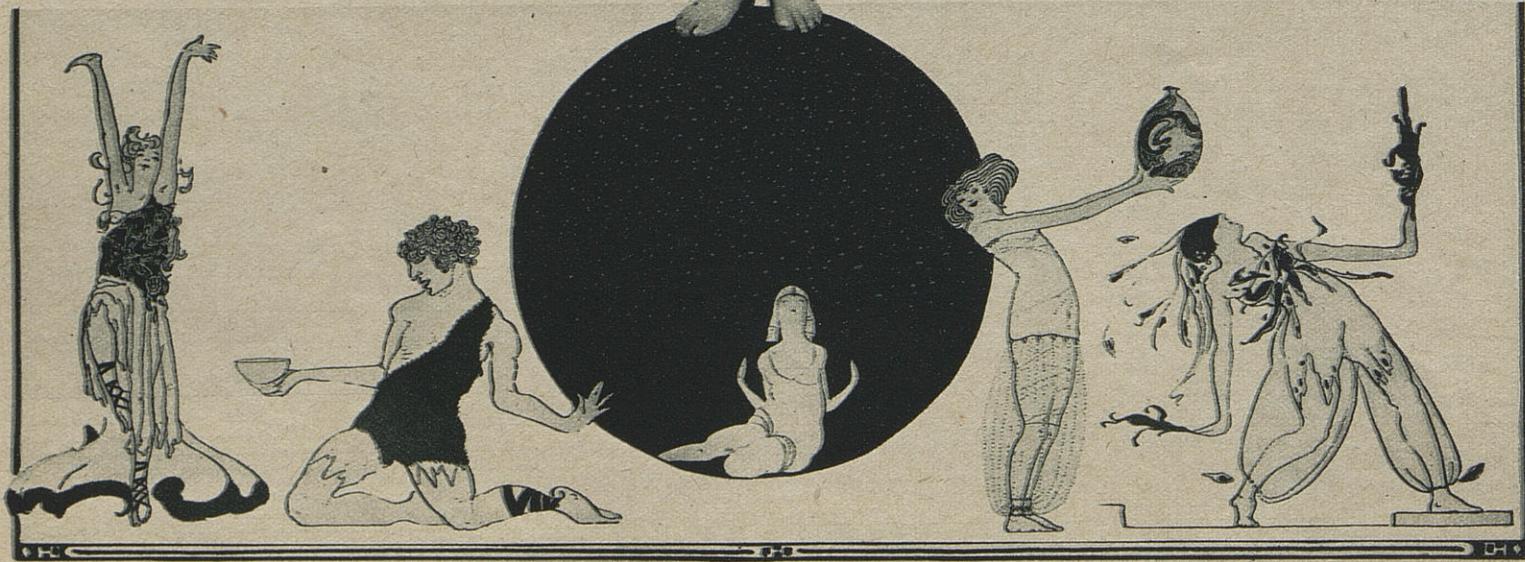


L'OR RESTERA-T-IL EN AMÉRIQUE ?

Beaucoup de gens s'en épouvantent. Ils voient déjà l'Europe épuisée et incapable, après cette guerre, de lutter contre l'hégémonie qu'auront value à l'Amérique les velléités absurdes d'hégémonie allemande. Pour eux l'Amérique, après cela, prendra la haute main sur le monde et tiendra en tutelle l'Europe cachectique et quasiment retombée en enfance.

C'est là un ensayeur irraisonnée. Malgré tous ses efforts industriels pour supplanter le vieux monde et pour acclimater chez elle les productions de la terre d'Europe, les États-Unis sont destinés à rester tributaires de celles des nations européennes qui sauront garder leur vitalité et leur esprit national. La paix revenue, la France reprendra sa place et même sans doute une place infiniment plus importante que celle qu'elle occupait. Ce n'est pas parce que plusieurs milliards de notre or auront traversé l'Atlantique que notre prospérité se trouvera en péril.

Si les Américains se trouvent atteints d'une pléthore momentanée d'or, cela n'aura d'autre résultat que de faire enchérir chez eux le prix de la vie, ce qui les poussera à revenir acheter chez nous comme avant la guerre. Ne sachant trop que faire de tout cet or, ils achèteront de nos emprunts que



En Amérique les fêtes du Carnaval furent cette année d'un luxe inouï. La fantaisie des milliardaires

se donna libre cours. Et l'on voit ici un des décors d'un sketch chez Mrs W. R. — Au-dessus : la fille de la maîtresse de maison.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 75.

eurs demandes feront monter à la cote. Nous ferons encore rentrer du métal jaune chez nous en réalisant chez eux à de bons prix les titres américains que nous possédons.

L'Amérique, en somme, c'est un agrégat de nationalités dont les représentants, émigrés chez elle, Italiens, Espagnols, Anglais, Allemands, Français, etc., perdent assez vite leurs qualités natives et leurs caractéristiques propres une fois qu'ils ont quitté leur pays d'origine. Les hommes se comportent tout comme des pieds de vigne transplantés : ils ne donnent plus les mêmes fruits ni le même vin.

Le sympathique président Roosevelt s'écriait naguère : « Il ne faut pas croire que l'immigration change les sentiments du pays. En une ou deux générations, les

transplantés aux ceps qui ont subi le même traitement. Les exemples en sont innombrables. C'est en vain qu'ils ont acheté les meilleurs plants de nos pépinières et les meilleurs rejetons des qualités les plus belles de nos fruits : les noyers de l'Isère, les prunes d'Agen, les raisins du Midi, les asperges d'Argenteuil, les pommes et les poires de l'Ile-de-France leur ont été autant de déconvenues. Pas plus qu'on n'emporte la Patrie à la semelle de ses souliers, on n'emporte la France aux racines d'un plant.

Certes, les Américains ont su créer de magnifiques méthodes de culture qui leur procurent des récoltes d'une extrême abondance, et leurs « fermes de fruits », où l'on voit des kilomètres carrés de terrain, spécialement traité et irrigué, produire uniformément, dans telle ferme, des mon-

écriés : « Quelle différence avec les machines françaises ! »

Mais où cette impossibilité radicale de nous contrefaire avec succès éclate particulièrement, c'est dans le domaine charmant de la mode. On sait qu'à ce point de vue, la supériorité française dans le monde entier est incontestable et incontestée. Cependant, de même que les Allemands avaient tenté de créer des modèles d'après leur goût si particulier pour s'efforcer — bien vainement, d'ailleurs — de nous faire concurrence sur ce terrain-là et que, finalement, ils ont dû se contenter de nous flibuster nos modèles à basse fin de contrefaçons, les Américains ont voulu, eux aussi, s'arracher à cette servitude.

Pour ce faire, ils débauchèrent à prix d'or d'excellentes premières des meilleurs cou-



Une fête de nuit de mardi gras à New-York. — Toute la 5^e Avenue — et d'un faste inégalables. Pas un travesti qui coûtât moins de 1000 dollars.

immigrants sont assimilés et ils pensent comme nous. Nous les assimilons complètement. Nous avons un très bon estomac.»

Il disait cela et il le croyait, en quoi il avait tort. Qu'il regarde donc maintenant comment les États-Unis ont réussi à assimiler les Germano-Américains qui, maintenant, chez eux, après s'y être cauteusement insinués, relèvent la tête comme Tartufe, assurent que la maison est à eux et forment une nation dans la nation, une nation ennemie d'environ 18 millions d'âmes ! Je croirais plutôt que, pour avoir trop mangé, les États-Unis digèrent de plus en plus mal, qu'ils n'assimilent plus qu'à peine,

On a vu plus haut les déceptions qu'ont éprouvées les Américains dans toutes leurs tentatives d'acclimatation des produits de notre sol, et je comparais les hommes

tagnes de prunes, dans telle autre des millions de pêches. Certes les fruits sont énormes et fort engageants d'aspect, mais ils sont comme les belles femmes bêtes, ils manquent de saveur. A quoi bon la forme et la couleur, si l'âme du fruit, le parfum délicat, en est absente ? Il y a encore de beaux jours pour les reines-Claude du Vexin et pour les pêches de Montreuil, sur les tables mêmes des riches Américains.

On a transporté de nos vignes bordelaises et bourguignonnes en Amérique, sur des coteaux de la Californie qui semblaient faits exprès pour les recevoir. Les vins obtenus de ces rejetons glorieux du Pommard et du Clos-Vougeot sont de qualité tout à fait inférieure : du vin ? oui ; de grand vin ? non.

Les machines agricoles américaines ne peuvent pas lutter avec les nôtres. Pas de solidité, pas de fini, même pour celles dont ils usent chez eux. Combien d'agriculteurs du Texas et de Floride ne se sont-ils pas

turiers de la rue de la Paix. Ils espéraient que ces prêtresses du chic et du goût parisien arriveraient à façonner des disciples en Amérique et à faire ainsi éclore un goût américain, lequel, bien soutenu de dollars, finirait par contrebalancer le nôtre. Il en fut des premières de Paris comme des plants du Médoc. Passé l'Atlantique, sorties de leur milice, transplantées de leur terroir, elles n'eurent bientôt plus ni le coup d'œil, ni le goût, ni la main. Leurs créations en Amérique furent quelque chose d'hybride, d'incertain et, pour tout dire, de raté. Plus de style, plus de chic. Elles purent compiler tout ce qu'il existe d'albums et d'estampes recueillis à tout prix, elles n'avaient plus d'« idées » ou bien ne trouvaient que de mauvaises idées. En mode comme pour le champagne, le « goût américain », cela se fabrique en France.

Gabriel ALPHAUD.

(A suivre.)

J'ai vu...



HÉRODE A TROUVÉ SON MAITRE : LE KAISER A FAIT MASSACRER TROIS MILLE ENFANTS

On a compté qu'à peu près trois mille enfants au moins ont péri sous les coups des torpilles des sous-marins et des bombes des zeppelins allemands. Voilà le crime inexpiable, celui qui

ne permettra pas aux Etats de l'Entente de " remettre l'épée au fourreau " avant que ces innocents ne soient vengés. Trois mille enfants français, belges, serbes, anglais, russes et italiens,

massacrés sans raison comme sans pitié! Au jour du règlement des comptes, ce sont ces morts qui parleront le plus haut. C'est dès à présent la faiblesse de ces victimes qui fait la force de

nos soldats. C'est elle qui leur dicte l'implacable résolution de lutter jusqu'au bout pour que, dans les siècles des siècles, les Allemands écrasés ne puissent jamais plus renouveler de tels crimes.

LA GUERRE AÉRIENNE EN SERBIE

Par Jacques MORTANE (suite) (1).

Il réussit miraculeusement à se poser sur un terrain minuscule et dangereux et, dans un atterrissage extraordinaire, ne casse qu'une roue. Le soir, il parvient à rentrer à Ramschka à cheval avec son observateur. Il retourne aussitôt avec son chef à son aérodrome imprévu en automobile. Le commandant Dangelzer lui défend de repartir par la voie des airs d'un endroit aussi petit, d'où il est impossible de décoller. Le lendemain, l'adjudant retourne auprès de son appareil dans une voiture à bœufs. Il a emporté 40 litres d'essence, une roue de rechange et est accompagné de son mécanicien. Il cherche par acquit de conscience un sol plus hospitalier, en vain. Abandonner son avion? Jamais. Il préfère risquer la mort en commettant une imprudence. La réparation terminée, le plein effectué, il décharge l'appareil de la mitrailleuse et tout ce qui semble trop lourd et inutile à bord. Puis il essaie de repartir seul. Il décolle normalement, parvient à passer les arbres en les frôlant et réussit à rentrer à Ramschka, provoquant par tant d'audace la stupéfaction et l'admiration de tous. Gourmandé pour l'imprudence commise :

— Pensez-vous, répondit-il, que j'allais brûler un avion qui s'en sent encore terriblement? Il a déjà trop fait de la retraite, il faut qu'il voie avec moi comment cela se terminera.

Le 4 novembre, le sergent Bastide part comme passager du commandant Dangelzer pour aller chercher à Krougevatz le dernier appareil qui restait au parc. L'officier dépose le pilote et rentre aussitôt à son port d'attache. Bastide, le 7, quitte Krougevatz par un temps déplorable. A mi-chemin, à 300 mètres d'altitude, par suite de l'ouragan agissant sur le biplan vieux et en piteux état, un longeron arrière cède en l'air. Un aileron se trouve coincé dans la rupture. L'appareil n'obéit plus, c'est la chute contre laquelle aucune manœuvre ne peut être tentée. Bastide va se poser sur la place d'Alexandrovatz : par bonheur il ne s'écrase pas à terre, mais l'endroit est petit et entouré de maisons. Le biplan par suite de la vitesse acquise, va se briser sur la façade d'un immeuble. Il est réduit en un monceau de bouts de bois et l'on voit sortir des débris, indemne, le pilote. Celui-ci rentre à pied à Ramschka. Il parcourt les 50 pénibles kilomètres en deux jours.



(Cl. Gris.)

UN EPISODE DE LA RETRAITE DE SERBIE. — Ce fut un des drames les plus effroyables de cette guerre. Sur les frontières d'Albanie, mourant de faim, un soldat s'arrête, avec un groupe de camarades exténués, pour ronger un vieil os de cheval trouvé sur le chemin.

Les reconnaissances sur les fronts bulgare et allemand continuent et ne laissent aucune illusion sur le péril. Elles démontrent qu'il est inutile d'attendre le secours de la colonne expéditionnaire aux prises avec les Bulgares.

Les avions allemands, qui depuis le début de l'offensive n'avaient plus reparu, par suite du temps, recommencent le cours de leurs vols à partir du 9 novembre. Ils débutent par des reconnaissances, mais le 13 l'un d'eux vient, à 1 200 mètres, bombarder le terrain d'aviation des Français. Deux Serbes sont tués à l'infirmerie. Car, en cours de route, notre détachement a recueilli sur la route une vaillante Française de la Croix-Rouge, M^{me} Racadot, qui se retirait aussi devant l'invasion. Elle était aussitôt affectée à l'escadrille pour donner ses soins au nombre toujours croissant de malades. Cette véritable héroïne préserva de la mort bien de nos soldats, accomplissant toujours sa mission avec le courage désinvolte et le mépris du danger propres aux femmes de France, réconfortant ses blessés et ses malades, les évacuant devant la poursuite de l'ennemi, partageant les misères des hommes en y ajoutant la préoccupation de la charge de nombreuses âmes. Et dans

les moments les plus pénibles, les plus tristes, elle demeurait le sourire de l'escadrille : encore une poitrine sur laquelle la croix de guerre a oublié de s'arrêter. C'était si loin !

Le 14, la mission aérienne part pour Mitrovitza. L'adjudant Selaquet, traversant une période de malchance, quitte le terrain entouré de montagnes. Soudain, aussitôt après avoir décollé, une panne de moteur le surprend. Son appareil est retourné par un coup de vent et tombe sur le nez. Le pilote, dans une suprême manœuvre, réussit à le redresser juste à temps et atterrit sur le flanc d'une montagne d'où il est impossible de repartir. L'avion n'a pas un fil cassé. Selaquet veut repartir, mais son camarade Bastide, qui est allé le rejoindre, s'y oppose absolument et pour éviter cette véritable tentative de suicide, met le feu à l'appareil pour qu'il ne tombe pas au pouvoir de l'ennemi.

Une nouvelle fois, Selaquet avait frôlé la mort : — En me voyant embarqué dans le coup de vent, expliquait-il à son ami, j'ai bien cru que c'était fini et je me serrais la main pour me dire adieu.

A Ramschka, tout le détachement logeait sous la tente et chacun montait son abri où il pouvait, dans des terrains boueux et glacés. D'ailleurs, à chaque étape nouvelle, le nombre des tentes diminuait dans d'inquiétantes proportions, les tracteurs en semant un peu partout dans les précipices. Les hommes se nourrissaient par groupes. Il n'y avait plus d'ordinaire. On touchait les indemnités de vivres et on tâchait de ne pas mourir de faim. Comme toute la Serbie se réfugiait à l'arrière, à mesure que l'on reculait les prix augmentaient. Ce que l'on pouvait trouver, quand on y parvenait — au prix de quelles difficultés, — atteignait des tarifs fantastiques : au kilo, les oignons coûtaient 6 francs, la graisse 6 francs, le caïmac (espèce de beurre) 8 francs, le riz 2 francs, les haricots 2 francs. La viande restait relativement bon marché, mais était extrêmement rare. Le lieutenant Maire et l'adjudant Cornemont, pour parer à cet inconvénient, avaient acheté 90 francs un jeune taureau. Ils le firent tuer et, après avoir pris les meilleurs morceaux pour leurs camarades et eux, vendirent ce qui restait à la population serbe qui se le disputa. Ils rentrèrent à peu près dans leurs frais. Les jours de loisir, provoqués par le temps, étaient occupés par la chasse. Le pays très giboyeux permettait d'améliorer

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.

J'ai vu...

LES DEUX MARRAINES AUX CENT FILLEULS



Les Anglaises, avec ce goût inné pour le record, mettent une sorte de point d'honneur à adopter, pour les combler de douceurs morales et matérielles le plus grand nombre de "tom-mies" sans famille. Récemment un journal mondain organisa

à Londres un "referendum des filleuls". Ce sont les deux ravissantes jeunes femmes dont nous donnons ci-dessus les photographies qui arrivèrent en tête de liste avec chacune cent filleuls. Leurs portraits sont sur bien des cœurs...

J'ai vu...

l'ordinaire, grâce aux lièvres et perdreaux rapportés. Mais avec quelle anxiété ceux qui avaient faim attendaient le retour des chasseurs, car là, en rentrant bredouilles, ceux-ci n'avaient pas la ressource d'aller chez un marchand. La vérité m'oblige à dire qu'ils étaient très adroits — les aviateurs allemands ne me démentiront pas — et manquaient rarement leur proie.

De Ramschka, l'escadrille se retire à Mitrovitza. Les difficultés commencent avec les automobiles et les tracteurs. A mi-route, soit à 40 kilomètres, les hommes sont forcés de tirer les voitures qui s'embourbent sur la route jusqu'au moyen. Obligés de retirer la boue avec des pelles et des pioches, de mettre des pierres dans les ornières et... de recommencer, l'enfoncement ayant continué sur une autre roue lorsque l'opération a été terminée. Plus loin, une partie de la route s'effondre au passage des camions de quatre tonnes. Deux d'entre eux tombent dans le Libar avec leur chargement. Le personnel parvient à se sauver à la nage, mais il y a trois blessés : du travail pour M^{me} Racadot. C'est le début de la dérouté du matériel dans la retraite.

A Mitrovitza, impossible de trouver à manger et, par suite de l'avance des Bulgares, il faut vite partir pour éviter d'être coupé à Pritchitina. Le convoi s'en va à Prizrene. Le mauvais état des routes empêche d'y arriver le même jour. Il faut cantonner dans un village où les Français entrent à 11 heures du soir. Là encore, pas la moindre nourriture. Les officiers et l'infirmier couchent dans une grange

à laquelle on aboutit en traversant un cours d'eau. Mais les privilégiés qui doivent le passer ne sont pas plus mouillés en en sortant qu'en y entrant, la pluie les ayant déjà transpercés. Le reste du personnel élit domicile pour la nuit dans les tracteurs.

Le capitaine observateur Tulasne avait quitté Mitrovitza à cheval, le même jour, pour retourner sur la route de Ramschka afin de ramener les conducteurs restés en panne, de brûler le matériel et de gagner Prizrene par le Monténégro. A Léposevitch, il fait détruire ainsi un tracteur, une remorque et le camion-atelier dont tout l'outillage gît maintenant au fond du Libar. Le personnel retrouvé part le soir même à pied pour Mitrovitza, étape de 40 kilomètres. Le détachement couche dans un ravin, sous la pluie. Le lendemain matin, le lugubre voyage continue, sous la neige maintenant. Comme la troupe constitue l'arrière-garde, elle anéantit tout le matériel qu'elle trouve en route et qui pourrait être employé par l'ennemi. Puis elle se dirige vers Ipek, en Monténégro.

Pendant ce temps, le reste de l'escadrille était arrivé à Prizrene, où il séjournait dix jours. D'Ipek, le capitaine Tulasne demande des ordres par télégramme au chef de la mission aérienne française. L'escadrille partant de Prizrene pour Scutari à travers l'Albanie, le détachement devra rejoindre également Scutari en continuant par le Monténégro.

C'est à Prizrene que l'avion devint ambulance. C'est de là en effet que, le 26 novembre, nos pilotes partirent, emmenant à bord les

plus malades pour leur faire franchir les 180 kilomètres qui les séparaient de Scutari. Ceux-ci étaient atteints de pneumonie ou de bronchite. Cinq étaient ainsi conduits par la voie des airs. Et, constatation infiniment curieuse, le plus atteint, qui à Ramschka avait eu jusqu'à 40°,7 de fièvre, arriva complètement guéri à Scutari. Le bol d'air pur lui avait dégorgé les poumons. Plus tard, l'aéroplane deviendra peut-être le remède le plus recommandé par les médecins pour soigner la pneumonie.

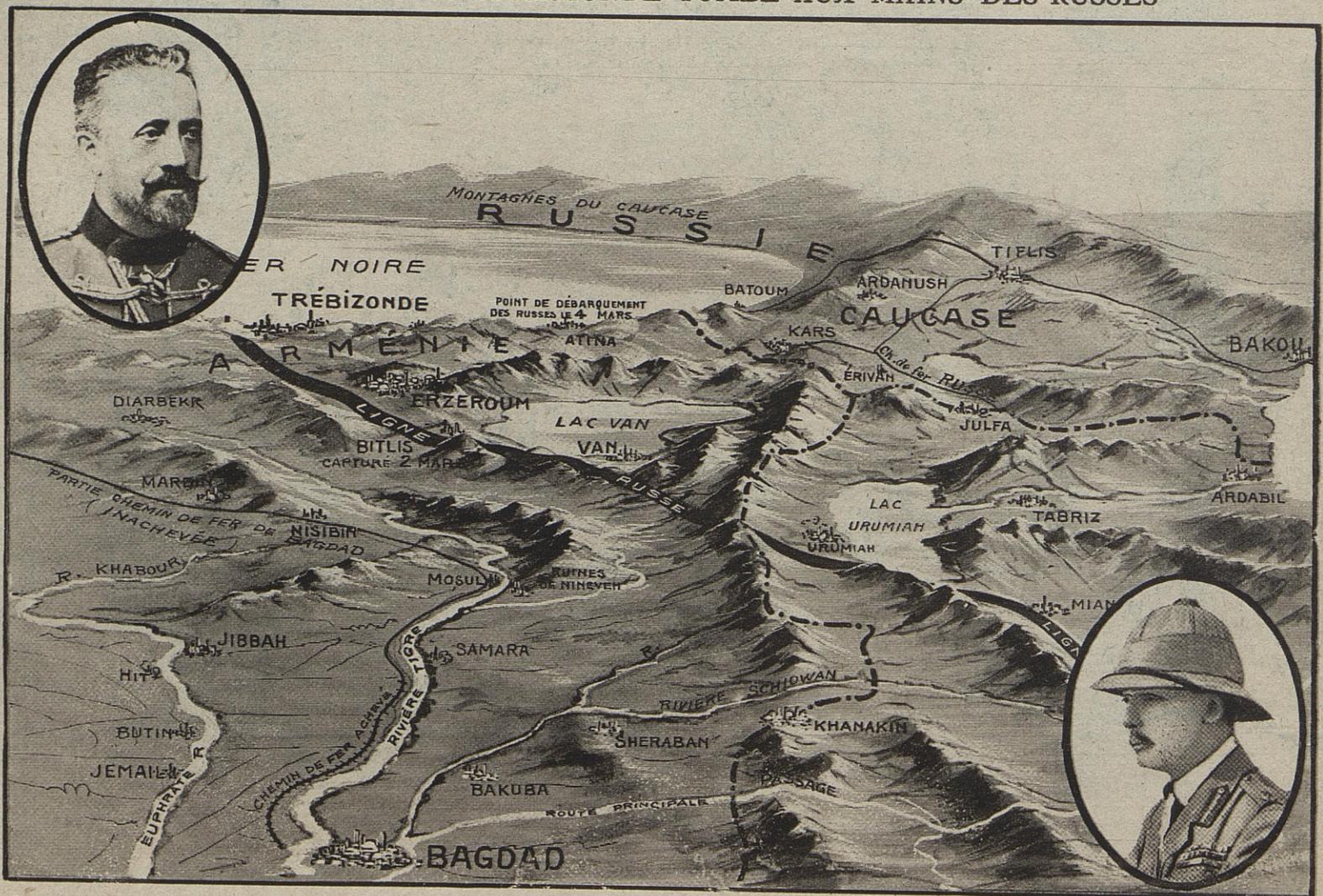
Tandis que les cinq avions n'ont plus qu'à attendre des jours meilleurs à Scutari, le sixième pilote, l'adjudant Selaquet, continue à pied par le Monténégro avec le détachement Tulasne, et le gros de l'escadrille achève son calvaire par l'Albanie.

Le 25 novembre, une partie de cette fraction avait quitté Prizrene, les hommes avec les 70 chevaux emportant les bagages. Le soir, les malheureux étaient obligés de coucher dans la neige sur le bord d'une route, près d'un cours d'eau. Le lendemain, le train roulant suivait avec les voitures et faisait ainsi 35 kilomètres dans des conditions très pénibles, après quoi il était obligé, par suite du manque de routes, de brûler tout le matériel, ainsi que les bagages personnels, et de tout jeter dans les ravins. N'était conservé que le strict nécessaire. Et c'est alors la fuite à pied, dans la neige.

Jacques MORTANE.

(A suivre.)

APRÈS ERZEROU... TRÉBIZONDE TOMBE AUX MAINS DES RUSSES



Considérablement renforcées, abondamment pourvues de canons, les armées russes qui opèrent dans le Caucase, sous les ordres suprêmes du grand-duc Nicolas, ont pris Trébizonde. L'assaut fut livré par terre et par mer, et la chute du grand port arménien frappe à mort l'armée turque qui fuit de tous côtés. Une seconde armée russe a

franchi la frontière persane et marche sur Bagdad; une troisième avance rapidement vers Mossoul. Bientôt la jonction des Russes avec les forces anglaises de Mésopotamie qui vont délivrer le général Townshend assiégé à Kut-el-Amara, sera un fait accompli. Les armées victorieuses marcheront-elles sur Constantinople ?



Le premier soldat russe

qui toucha le sol français.



Le colonel russe B... escorté de deux officiers français.



ON LIE VITE CONNAISSANCE. — Toute la population fit un accueil chaleureux aux braves qui vont prêter main-forte aux gars du Midi exposés depuis vingt mois en Flandre, en Artois, en Lorraine.

LES RUSSES CHEZ NOUS : AU DÉBARCADÈRE ET AU CAMP DE MAILLY

Ce fut un spectacle exaltant que l'arrivée à Marseille des soldats du tzar venus de si loin pour combattre sur notre sol, mêlés à nos soldats, l'ennemi commun de nos deux races. Marseille l'exubérante, la splendide capitale du Midi, fit un accueil

enthousiaste aux rudes fils des moujiks cambrant, au débarqué, après 70 jours de tangage et de roulis dans l'entrepont, leurs torsos d'Hercule pour défiler devant les soldats et les femmes qui les acclamaient, leur jetaient des roses et du mimosa.

CONSTANTINOPLE EN TEMPS DE PAIX

Par LUCIE DELARUE-MARDRUS

L'IMPRESSION d'ensemble qui reste, au retour du long voyage, se réduit à ce peu de mots : c'est une belle promenade à faire en bateau.

S'il faut développer, disons l'arrivée par paquebot le long du Bosphore, au sortir de la mer Noire, l'enchantement des bords fleuris, crénelés de ruines ou sertis de petits villages islamiques, riches de palais habités et de tours abandonnées, le Bosphore, sous un ciel bleu pâle ; le Bosphore, long couloir d'eau nuancée où se répètent, plus douces, toutes les couleurs contrastées des rives.

De plaisirs en émotions, on parvient à la grande surprise finale, la ville capitale, perle de l'Orient, éternelle Byzance de nos rêves : Constantinople.

Quelle impatience de descendre, de pénétrer au centre des merveilles, de parcourir, de toucher ! Quelle curiosité de voir les habitants-fées qui doivent circuler à travers la précieuse capitale !

... Or, il faut cruellement le dire, aussi cruellement qu'on le constate. C'est une erreur de descendre du bateau.

Constantinople n'est qu'un mirage oriental comme d'autres. A mesure qu'on l'approche, il se fonde, ce mirage, il disparaît, ou plutôt il se transforme jusqu'à ne plus laisser, dans les yeux stupéfaits, que la triste réalité d'une ville sale, cabossée, disparate, incommode, sorte de bazar international où les yeux sont choqués, où les pieds glissent sur des épiluchures.

Parmi le carnaval crasseux des quelques costumes de jadis qui demeurent, domine le passant en redingote ou en veston, dont le fez rouge souligne l'europanisme. Hélas ! Nous sommes au xx^e siècle à Constantinople comme partout, et les fées sont mortes, si leurs palais sont encore debout.

Cependant je laisse de côté ce regret, en somme puéril, pour remarquer ceci : je n'avais pas fait deux pas dans les rues de Péra que Constantinople, conte bleu de l'arrivée, devenait, dans mon esprit, la capitale du tohu-bohu.

C'était au lendemain de la contre-révolution. Il y avait encore, à tous les tournants, les pauvres chiens errants qu'on a si féroce ment supprimés depuis ; il y avait aussi des pendus politiques sur des places publiques ; il y avait surtout, dominateur, le spectre du sultan déchu, qui régnait encore en maître, de par la terreur qu'il continuait à répandre, du fond de cette prison dans laquelle il doit bien rire maintenant, comme un vieux démon qu'il est.

C'est cette Turquie-là que j'ai connue et dont je puis parler. Ce que j'y ai vu, entendu, faisait tristement prévoir la suite, — suite à laquelle, aujourd'hui, nous assistons, et qui pourrait bien être une fin.

Après la première désillusion, si complète, au débarquer, on retrouve, certes, des enthousiasmes partiels. Les mosquées, leur mère justinienne Sainte-Sophie, les cimetières d'Eyoub et de Scutari, les quartiers de la délicate et si propre rive éminemment turque nommée Stamboul, des coins dans les carrefours, des intérieurs vraiment islamiques, des groupes populaires sauvegardés de tout apport étranger, — des restes, pour tout dire, permettent, au moins en pensée, de reconstituer avec douleur la féerie initiale, comme on ramasse en soupirant les morceaux d'un beau vase brisé.



(Cl. Meys.)

Entrée de la mosquée de Soliman, à Constantinople.

Ce n'est pas parce que nous sommes maintenant en guerre avec la Turquie que je veux renier l'admiration que j'ai gardée, le charme qui m'est resté de certaines heures constantinopolitaines.

La formule que je tirerai de mes souvenirs est celle-ci : tout ce qui, en Turquie, est vraiment turc, c'est-à-dire traditionnel, est respectable et satisfaisant. Tout ce qui y est europanisé laisse à désirer. Peut-être, est-ce par ce que cet europanisme-là n'est, au fond, que du germanisme.

N'avons-nous pas l'exemple de la Tunisie et de l'Egypte où la France et l'Angleterre ont su s'installer sans toucher au trésor local, sans gêner l'atmosphère musulmane ?

La suffisance, la morgue exaspérante des Jeunes-Turcs ! Avec quels sourires de renégats cachés, de « m'tourni », comme disent nos Arabes d'Algérie, ils accueilleraient les enthousiasmes qui nous venaient de leur Orient natal ! Quelle pitié passait dans leur regard lorsque, par exemple, nous exalions les splendeurs du soufisme, au retour de nos entrevues avec les angéliques *mewlêwi*, ces derviches passionnés, ivres de poésie, de sagesse, de dansante blancheur, ces frères émaciés de saint François d'Assise !

Un scandale profond m'était resté de nos conversations avec ces Jeunes-Turcs, faux Européens et faux Musulmans. « Ils ne comprennent pas l'Orient ! » conclusais-je. J'étais bien forcée d'ajouter : « Ils ne comprennent pas l'Europe ! » Et je me désespérais de voir qu'entre les mains de leur parti triomphant la Turquie, définitivement banalisée, allait perdre à jamais sa vénérable personnalité, son âme.

Je revois encore, à la Chambre des députés, le geste péniblement enfantin du Président du Conseil me montrant, sur son bureau, quelques dossiers amassés, et me disant, avec un rire où sa pauvre vanité débordait :

— Regardez tout ce que j'ai à signer avant de monter à la tribune !

Il avait l'air de jouer à l'Européen, de jouer à la Révolution. Il n'avait même pas l'air d'y jouer comme un gosse, mais comme un singe.

Du reste, l'aspect de cette Chambre fut, à mes yeux, l'image même de la nouvelle Turquie. Parmi le flot des complets et des fez, quelques députés arabes de Syrie avaient conservé leurs manteaux de soie brodés d'or, les turbans de quatre couleurs qui leur drapaient la tête. Ils semblaient être les derniers rois mages égarés au milieu de la terne laideur envahissante ; ils semblaient, isolés et seigneuriaux, être les députés du Passé, les députés de la vraie Turquie, face à la simiesque Turquie d'aujourd'hui.

Evidemment, un pays ne peut rester figé dans l'attitude des temps anciens, il ne peut, pour la joie de quelques passants amoureux de l'autrefois, demeurer étranger au souffle moderne, figurer l'éternel musée des choses disparues. Mais il est possible d'évoluer, tout en respectant les bases de sa race, d'évoluer dans le sens de sa propre mentalité.

Je veux répéter ici ce que j'écrivis, lors de la guerre turco-bulgare, au Hadji Salah Eddine Dédé, chef des Mewlêwi de Péra, qui me reprochait amèrement, dans une lettre transmise par Pierre Loti, de ne rien publier à Paris en faveur de son pays vaincu.

« J'ai entendu, Salah Eddine, lui disais-je, j'ai entendu, parmi les Jeunes-Turcs que nous avons rencontrés à Constantinople, des paroles qui m'ont paru plus désastreuses que la prise d'Andrinople. »

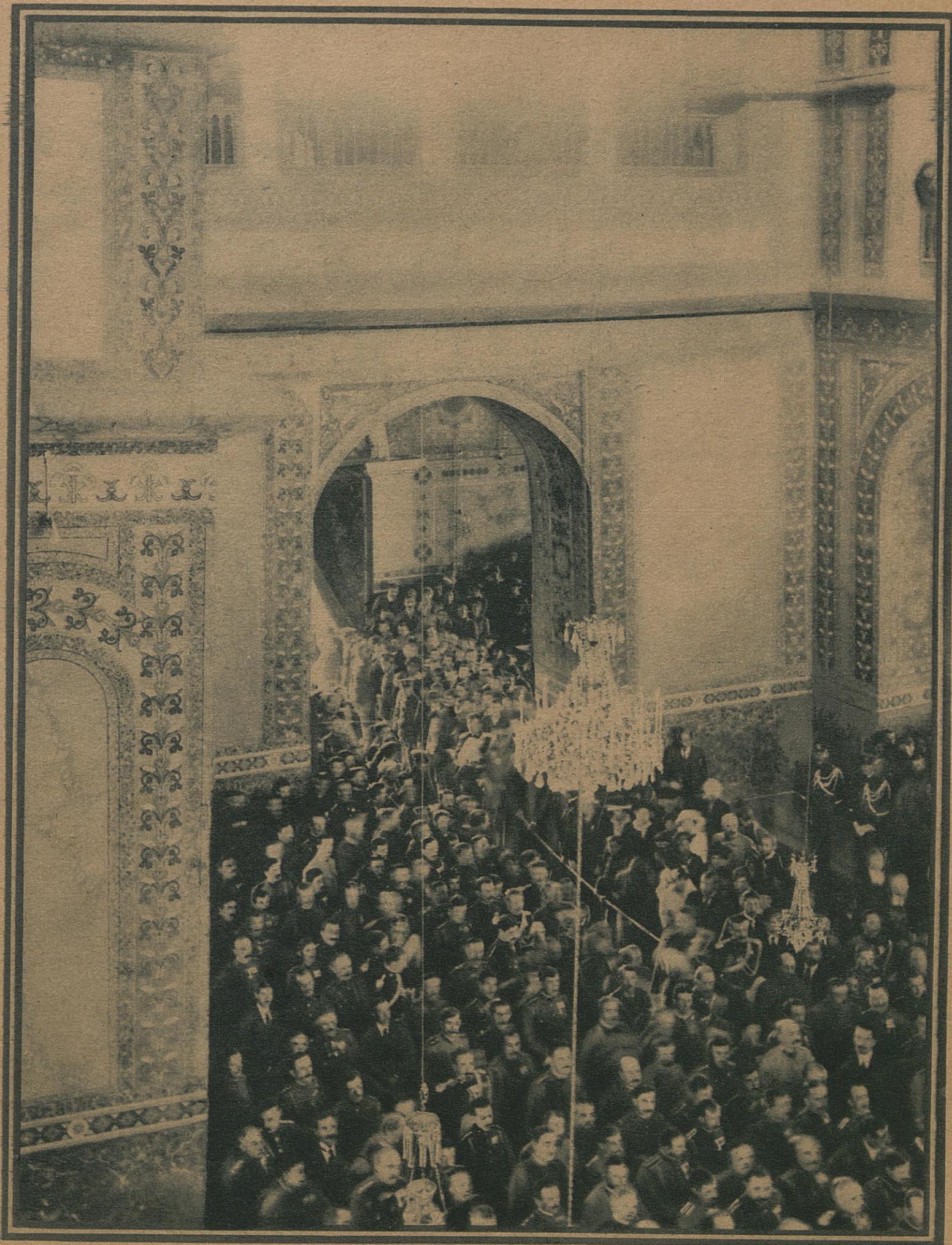
M'étais-je trompée ? N'est-ce pas avec des paroles semblables que les Jeunes-Turcs ont donné leur pays à l'Allemagne ? N'est-ce pas leur politique renégate qui, du fond de l'Occident en colère, a tout doucement attiré la guerre du côté de leurs Dardanelles ? Et ne sont-ils pas responsables de ces grands cuirassés vengeurs qui, pour une suprême croisade, menacent de jeter la terreur et l'horreur de la défaite, comme en l'an 1203, sur les rives enchantées de leur Bosphore ?

Certes, ils auront mérité ce qui va (*inshallah !*) leur arriver. Mais comment puis-je voir la tempête qui, par la faute d'un parti de traîtres, s'amasse au-dessus de Constantinople, sans songer aux douces « hanoums », aux charmantes dames des harems dont j'ai gardé le souvenir amical et si mélancolique ?

Elles étaient bien, ces petites, les plus touchantes victimes d'un europanisme mal digéré. Elevées selon les données de l'Occident, lisant les romans, jouant les musiques, remuant les idées de l'Occident, elles restaient pourtant enfermées, prisonnières, malgré leurs toilettes bien parisiennes, n'ayant gardé de l'Islam que la réclusion et le voile, croyantes encore, parfois, mais inquiètes, sourdement révoltées contre leur sort, hybrides, en un mot, — désaccordées comme toute la Turquie.

Pauvres petites que j'aimais bien et qui m'aimiez bien, voici que le malheur s'est abattu sur votre patrie. Tant de sang a coulé déjà, tant de sang va couler encore autour de vous. N'est-ce pas vous surtout qu'on doit plaindre ? Pourquoi, mes sœurs dont l'âme, après tout, était française, par quelle aberration de vos hommes faut-il qu'au coup de nos canons alliés, les forts islamiques des Dardanelles aient répondu si maladroitement : « Allemagne ! »

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

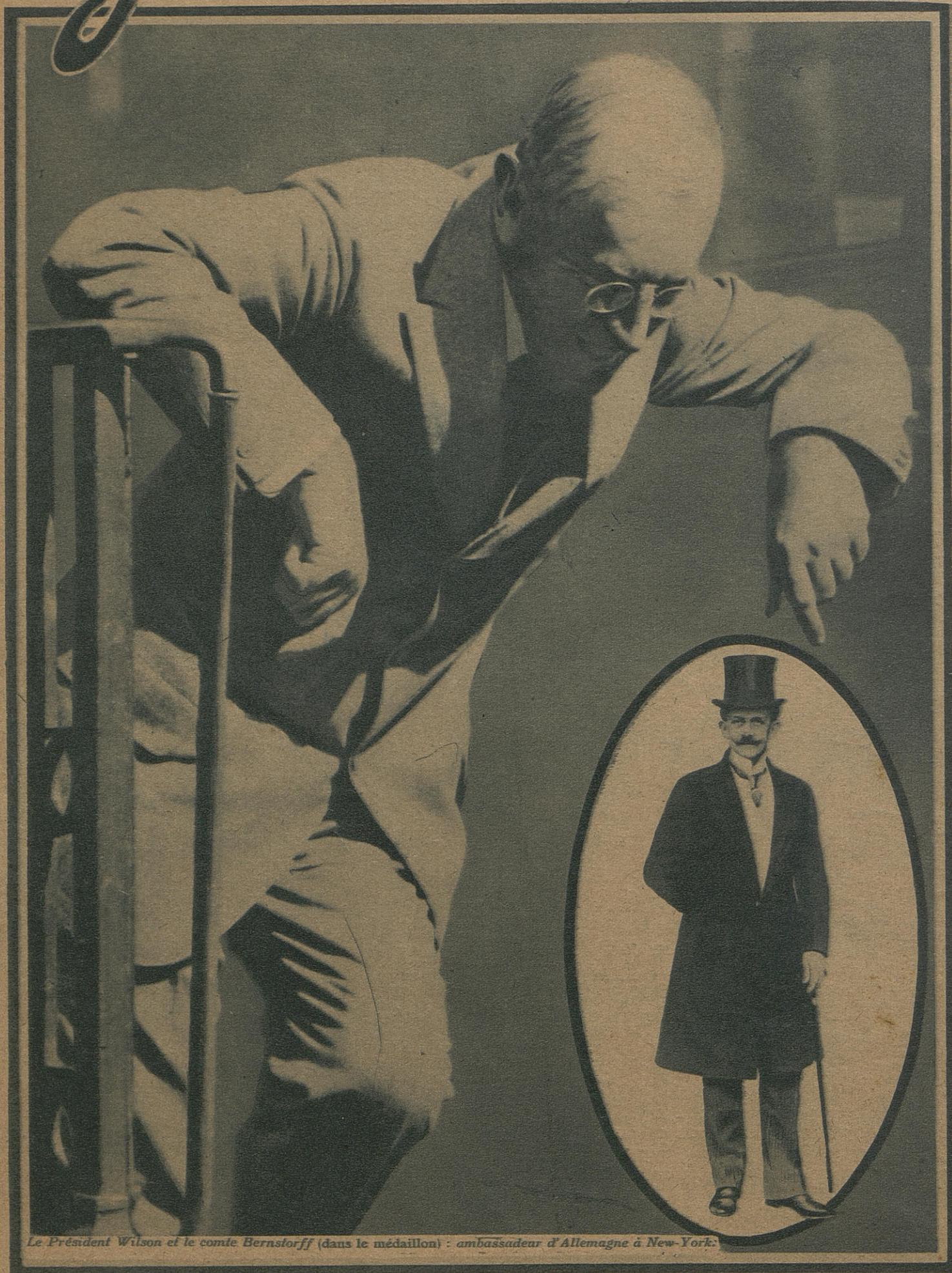


LES OFFICIERS FRANÇAIS, GÉNÉRAL SARRAIL EN TÊTE, ASSISTENT, DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SALONIQUE, AUX FÊTES DE L'ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE

A quelqu'un qui le félicitait d'avoir assisté aux réjouissances de l'anniversaire, le général Sarrail répondit : " N'est-ce point naturel et la France n'est-elle pour rien dans la Grèce libérée du joug des Turcs ? " Le commandant en chef de l'armée d'Orient

marquait par ces paroles la véritable position de la France à l'égard de la patrie de Venizelos. Elle fut la marraine de sa liberté et elle reste, avec son armée de Salonique, son bouclier le plus sûr contre les appétits des Turcs et des Bulgares.

J'ai vu...



Le Président Wilson et le comte Bernstorff (dans le médaillon) : ambassadeur d'Allemagne à New-York.

IL SEMBLE QUE LE PRÉSIDENT WILSON AIT REMIS SA DERNIÈRE NOTE

Les derniers torpillages, surtout celui du *Sussex*, où plusieurs Américains trouvèrent la mort, a provoqué aux États-Unis une telle indignation que, soutenu par le Parlement, spécialement réuni pour appuyer sa décision, le Président Wilson a envoyé à

Berlin un ultimatum. À l'heure où nous mettons sous presse la réponse allemande n'est pas encore connue à la Maison Blanche. Mais les pirates devront, ou cesser leur guerre inhumaine, ou compter un ennemi de plus dressé contre leur barbarie.